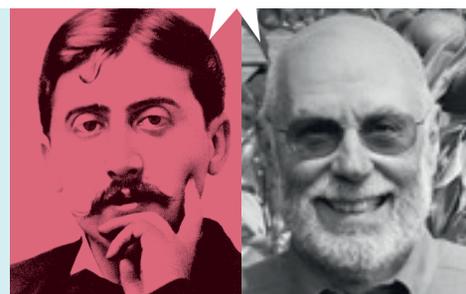


« Les amours de jeunesse ne sont pas faites pour durer. Elles sont faites pour être vécues. »

Entretien posthume de **Marcel Proust** par **Larry Bensky**

Spécialiste américain de l'auteur français



LARRY BENSKY
Responsable de *The Paris Review* dans les années 1960, revue célèbre pour ses interviews de grands écrivains, Larry Bensky a, depuis, mené une carrière de journaliste politique et d'enseignement. Il a fondé le cours « Proust and His World » à l'université de Berkeley, en Californie, et créé un site web, www.radioproust.org, avec le Bard College de New York. À l'occasion d'une visite à Cabourg, Bensky a retrouvé l'esprit de l'écrivain au Grand Hôtel, où Proust a écrit une bonne partie de son œuvre.

Larry Bensky: Quel effet cela fait-il d'être dans la vie céleste après tant d'années de vie riche et mouvementée?

Marcel Proust: La quoi?

Vous savez, la vie céleste, le paradis! Il y a l'enfer et...

L'enfer! Le paradis! Tout cela relève de la vie terrestre! Les humains ont inventé de telles catégories pour s'amuser, se torturer l'esprit, se donner des excuses pour ce qui reste inachevé. Il n'y a rien de tout ça après la mort.

Et l'art? La musique, par exemple?

Là, vous l'avez, votre fameuse puissance céleste. Parce que la musique est la seule chose qui peut être partagée pendant et après la so-disant vie. Elle existe hors du temps avec autant de nuances, autant de transformations, autant

de références d'esprit qu'on veut, ou peut, imaginer.

Dans la musique de Wagner, par exemple?

Je m'en fous de Wagner! Wagner, c'est Debussy. Chopin, c'est César Franck. Brahms, c'est Ravel. Les échos, les assonances et dissidences, c'est VOUS qui les apportez, en fonction, bien sûr, des compositeurs qui vous ont précédé dans leurs emprunts, leurs modifications, leurs transformations.

En parlant de musique, dans les dernières années de votre vie terrestre, vous avez plusieurs fois convoqué au milieu de la nuit un quatuor pour venir jouer chez vous. Pourquoi?

Parce que je ressentais le besoin absolu d'écouter quelque chose immédiatement. Oui,

j'avais les partitions. Oui, j'ai même su jouer, pas très bien, mais tout de même jouer, du piano. Mais... vous connaissez le quatuor de César Franck ? Vous connaissez le quatuor de Debussy ? J'étais sur le point d'écrire quelque chose qui m'a tiré vers Monet, ou Watteau, par exemple. Ou Anatole France, peu importe ! J'ai dû mélanger le fond des arts. Y compris la musique ! Si j'ai pu trouver une seule phrase, ou même un seul mot, qui soit l'équivalent de quarante-cinq minutes de quatuor, alors je suis heureux ! Ça vaut, comme disait le guide Michelin, le détour !

Quand vous dites « j'étais en train d'écrire » ou « j'ai pu trouver », qui est le « moi » derrière tout cela ?

Voilà, cher Larry, vous identifiez la contradiction essentielle de ma soi-disant vie, et de mon œuvre. À la recherche du temps perdu est écrit par un narrateur. Je vais crier fort maintenant, MAIS CE N'EST PAS FORCÉMENT MOI, NÉ ET BAPTISÉ VALENTIN LOUIS GEORGES EUGÈNE MARCEL PROUST À AUTEUIL LE 10 JUILLET 1871 ! C'est un roman. Ce n'est pas une autobiographie ! J'étais parfaitement capable d'écrire une autobiographie. Mais je voulais créer une histoire, un conte, un opus sur ma soi-disant vie. On dit souvent que je voulais construire une cathédrale. On dit souvent que mes écrits ressemblent à de la musique. On dit que si j'avais été peintre j'aurais dû produire comme Bruegel, Claude Lorrain, Monet. J'aurais pu être un grand dans ce domaine ! J'ai voulu, comme disait mon contemporain James Joyce (que je n'ai jamais lu, d'ailleurs, ne comprenant pas suffisamment l'anglais) « créer dans la forge de moi-même la conscience inconnue de mon temps. » Je me suis servi, autant que j'ai pu, du style et des éléments que j'ai crus bons.

Êtes-vous content du résultat ?

Nullement ! Je suis, comme on dit, mort à la moitié du processus d'écriture d'À la recherche du temps perdu, laissant derrière moi

des insuffisances insupportables. Quatre de ces sept tomes, artificiellement divisés, ont disparu de ma « vie ». Les autres seront plus ou moins bien établis après ma mort.

On est toujours en train de mettre à jour vos textes. Les brouillons que vous avez composés, les carnets, les épreuves corrigées, tout cela est à l'étude. La Bibliothèque nationale, qui a déjà consacré dix ans à ce travail, n'a sorti qu'un seul volume sur les vingt-cinq anticipés.

Vous voyez combien j'ai dû travailler par moi-même ! Je n'avais que ce que j'avais déjà mis sur page, ainsi que les inspirations nouvelles relatives à chaque phrase, chaque paragraphe, parfois chaque mot ! Sans l'audace de me séparer, finalement, de ce travail, sans le sentiment grandissant qu'il ne me restait, pour cause de santé, que peu de temps, sans la vanité, si vous voulez, de me voir couronné d'un Goncourt...

Vous regrettez beaucoup d'être mort si tôt, en 1922, à peine 51 ans après votre naissance ?

Oui et non. Pour ce qui est de mes écrits, bien sûr que oui. Pour ce que j'ai pu connaître de la vie terrestre, probablement non. Mon

Si j'ai pu trouver une seule phrase, ou même un seul mot, qui soit l'équivalent de quarante-cinq minutes de quatuor, alors je suis heureux !

pays ne s'est jamais remis de la boucherie tragique et insensée de la Première Guerre mondiale, qui a coûté la vie à plusieurs de mes amis, et la ruine mentale de beaucoup d'autres. Et, figurez-vous, j'aurais eu, quoi, 71 ans quand la rafle du Vel-d'Hiv a eu lieu en 1942. Moi, ma chère mère et sa famille juive. Les coups frappés à la porte à 3 heures du matin par un policier français auraient pu être frappés à ma



La terrasse du Grand Hôtel à Cabourg un jour de fête d'enfants O.T. CABOURG

porte. L'embarquement vers le stade Vélodrome, sans nourriture, sans eau, sans même un cabinet de toilette, l'emprisonnement pendant des jours ou des semaines auraient pu être ma destinée. Puis un train de banlieue, Drancy. Et puis vers les camps d'extermination nazis. Pas d'appel. Pas d'exceptions pour les asthmatiques, les Goncourt non plus. Lisez Irène Nemirovsky...

Que faire à de pareils moments ?

S'imaginer être ailleurs, si on peut. Créer un espace mental où l'on joue sans arrêt la 19^e Ballade de Chopin et le premier mouvement de la Suite en A pour violoncelle et piano de Beethoven, entre autres. Parce que beaucoup

de compositeurs, dont Franck et Debussy, déjà cités, peuvent être écoutés comme narrateurs de notre existence. Des moments calmes, des connaissances sensuelles, des irruptions de fureur, des assauts de colère. Des pauses qui font penser au sommeil, avec les éléments du rêve. Parfois des mélodies extrêmement belles. Parfois des dissonances.

Avec des enfers comme celui-ci – et beaucoup d'autres, y compris l'extermination des Communards à Paris l'année avant votre naissance –, comment connaître le bonheur ? Comment l'avez-vous connu ?

Par l'amour et l'affection. L'amour de ma mère et de ma grand-mère, au début. Puis

l'amour de mes amis et amants. Et par l'immense soulagement qu'on trouve dans l'horizon de la mer. Une fois, je me souviens, Reynaldo Hahn et moi sommes allés à Beg-Meil, en Bretagne, pour six semaines. J'avais 24 ans, lui un peu plus. C'était un petit port de pêche, nous étions des estivants tardifs. Les marées, avec leur bruit de vent, et l'eau sur les rochers. L'odeur de la mer, les vents forts et variables. Les cris d'oiseaux. Le fait qu'on a pu faire l'amour, se promener, dîner en couple, rencontrer les villageois – qui parlent à peine français, parfois pas du tout. Assister aux criées quotidiennes, avec une variété d'espèces de poissons et de coquillages rarement rencontrée à Paris, faute de moyens de transport. Lire, dormir tard. S'asseoir autour du piano, où Reynaldo pouvait jouer et chanter des heures. Sans téléphone, avec un journal tous les trois ou quatre jours. Le bonheur ? J'y ai pensé toute ma vie.

Mais votre amour n'a pas duré...

Les amours de jeunesse ne sont pas faites pour durer. Elles sont faites pour être vécues.

En parlant de votre relation avec Reynaldo Hahn, qui est resté votre meilleur ami toute votre vie, je dois vous dire que vous passez pour un héros dans la communauté dite gay aujourd'hui, parce que vous avez vécu ouvertement votre homosexualité à une époque où les gens préféreraient de loin mettre tout cela au placard.

Ce n'est pas tout à fait exact. Souvenez-vous que j'ai quand même eu un duel à pistolets contre un écrivain qui a laissé filtrer que mon ami et moi étions homosexuels. Il est vrai que je n'ai pas caché ma nature. Et, jusqu'à la vingtaine, on a toujours essayé de m'imaginer comme le mari de telle ou telle fille, ou femme – comme l'étaient, et le sont toujours, beaucoup d'hommes. J'ai écrit sur l'homosexualité d'une manière nouvelle, pas forcément flatteuse d'ailleurs, avec des personnages comme le baron de Charlus et le musicien Morel. Pour moi, l'essentiel était de présenter les êtres

humains tels qu'ils ont pu être réellement. Dire que tous les homosexuels, ou tous les Juifs (regardez Bloch et Swann dans mon œuvre, par exemple), ou toutes les filles et femmes sont les mêmes, ou même proches, est insensé. Et dangereux. C'est comme si vous disiez qu'un chêne et un érable sont les mêmes parce qu'ils sont des arbres. Dès que vous généralisez excessivement, il devient facile de prôner le préjugé, de voir la persécution et l'extermination, avec les résultats qu'on sait.

Enfinement, je voudrais vous demander s'il y eu, ces derniers quatre-vingt-dix ans depuis votre décès, des événements ou inventions que vous regrettez de ne pas avoir vus ou eus.

J'aurais bien aimé être vivant en 1968. Être aux côtés des portiers, des garçons d'ascenseur, des voituriers de l'hôtel Meurice, rue de Rivoli à Paris, quand ils faisaient la grève de solidarité avec les étudiants de la Sorbonne et les ouvriers de Renault. Plus récemment, j'aurais aimé être capable d'envoyer des SMS, des tweets de quatorze mots, avoir des blogs sur mon quotidien, et recevoir des milliers d'amis sur Facebook, sans sortir de mon lit, où j'ai tant souffert et été immobilisé par des médicaments qui m'ont affaibli et non pas guéri. Quelle merveille, le rêve ! Et quelle brillante démonstration d'à quel point l'immense majorité de nos communications est éphémère. La parole disparaît, l'art perdure ! ●

